



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Sganarelle ou Le cocu imaginaire”

(1660)

comédie en un acte (24 scènes) et en vers

de

MOLIÈRE

pour laquelle on trouve ici un résumé

puis une analyse où sont étudiés successivement :

l'intérêt de l'action (page 4),

l'intérêt littéraire (page 6),

les personnages (page 9),

la destinée de l'œuvre (page 11).

Résumé

Scène 1

On assiste à un conflit entre Célie, «*toute éplorée*», et son père, Gorgibus, qui lui dit de celui qu'elle aime et qu'il a accepté comme gendre :

*«Lélie est fort bien fait ; mais apprends qu'il n'est rien
Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien.»*

Et, invoquant son «*pouvoir absolu*», il veut lui imposer un époux qui dispose de «*vingt mille bons ducats*» et est «*très honnête homme*». Or celle à qui il reproche de lire des romans au lieu de livres de morale lui oppose «*la constante amitié*» qu'elle doit à Lélie qui est parti en voyage. Gorgibus considère que «*l'amour est souvent un fruit du mariage*».

Scène 2

La suivante de Célie s'étonne de voir sa maîtresse répondre par des larmes à une offre de mariage, lui disant : «*Ce n'est pas moi qui se ferait prier*», et «*il n'est rien de tel, Madame, croyez-moi / Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi.*» Mais Célie ne veut de mariage qu'avec Lélie, dont elle montre le portrait, affirmant : «*Il conserve à mes feux une amitié constante*». La suivante reconnaît que sa maîtresse a «*lieu de l'aimer tendrement*», mais s'étonne qu'il reste si longtemps éloigné. Or Célie «*pâme*» en laissant tomber le portrait. La suivante crie pour qu'on vienne au secours.

Scène 3

Sganarelle accourt, et la suivante lui demande de «*soutenir*» Célie.

Scène 4

Alors que Sganarelle s'assure que Célie est encore en vie en «*lui passant la main sur le sein*», sa femme, «*regardant par la fenêtre*», se dit : «*Il me trahit sans doute*», et descend pour le surprendre, alors qu'il emporte Célie «*avec un homme que la suivante amène*».

Scène 5

La femme de Sganarelle, étant seule, se dit convaincue de la «*trahison*» de son mari qui la trompe, constatant son «*étrange froideur*» à son égard et y voyant la conduite de tous les maris. Et elle ramasse le portrait.

Scène 6

Alors que sa femme admire le portrait, Sganarelle survient, «*et regardant par-dessus l'épaule de sa femme*», se sent pris «*d'un fort vilain soupçon*». Il lui arrache le portrait, en lui reprochant de le faire cocu et en lui vantant sa beauté. Mais elle se rebiffe, lui assénant : «*Celui qui fait l'offense est celui qui querelle*», et lui arrachant le portrait en s'enfuyant. «*Sganarelle court après elle.*»

Scène 7

Lélie est de retour. Son valet, Gros-René, se plaint de la rapidité de leur voyage que Lélie justifie par la nouvelle de «*l'hymen de Célie*». Gros-René l'invite à manger ; mais Lélie, trop inquiet pour prendre quelque chose, trouve qu'il l'importune, et l'envoie manger.

Scène 8

Lélie, seul, essaie de se rassurer :

*«Non, non, à trop de peur mon âme s'abandonne :
Le père m'a promis et la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui soutient mon espoir.»*

Scène 9

Alors que Sganarelle contemple le portrait en se lamentant sur son cocuage, Lélie se rend compte que ce portrait est le sien, et demande à Sganarelle «*comment il est tombé entre ses mains*», et s'il

n'est pas *«le mari de celle qui conservait ce gage»*. Or Sganarelle confirme, disant d'ailleurs être *«mari très mari»*, et décidé à se plaindre auprès des parents de sa femme.

Scène 10

Lélie, seul et atterré, se plaint de l'infidélité de sa maîtresse qui a choisi *«l'homme le plus mal fait»*, et se sent prêt à *«tomber en faiblesse»*.

Scène 11

La femme de Sganarelle s'empresse auprès de Lélie, et le fait entrer dans la maison pour qu'il s'y remette.

Scène 12

Sganarelle, qui a vu la scène qui confirme ses soupçons, paraît avec un parent de sa femme qui le met en garde contre *«le trop de promptitude»*, et lui conseille de se mieux informer.

Scène 13

Sganarelle, qui est seul, décide *«d'aller tout doucement»*.

Scène 14

Il voit Lélie sortant de sa maison et *«parlant à sa femme»* qui est pleine de sollicitude. Il s'exclame :

*«Ah ! Que vois-je ? Je meure,
Il n'est plus question de portrait à cette heure :
Voici, ma foi, la chose en propre original.»*

Scène 15

Lélie passe près de Sganarelle en disant : *«Ô ! Trop heureux d'avoir une si belle femme.»*

Scène 16

Alors que Sganarelle et Célie, sans se voir, regardent s'en aller Lélie, d'une part, Célie s'étonne que son retour ne lui ait pas été annoncé ; d'autre part, Sganarelle pense que son cocufiage est confirmé. Comme Célie l'aborde, il lui fait part de son malheur, et elle, y voyant la confirmation de son *«pressentiment»*, exprime une douleur que Sganarelle prend pour de la compassion à son égard. Or elle est décidée à *«se venger»*.

Scène 17

Sganarelle, seul, se réjouit de ce qu'il prend pour le désir de le venger, se déclare décidé à affronter Lélie. Mais, soudain, il réfléchit et se ravise :

*«Doucement, s'il vous plaît ! Cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant et l'âme un peu mutine ;
Il pourrait bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos comme il a fait mon front.»*

Puis il considère qu'il n'a pas à défendre son honneur, qu'il n'a pas à subir les conséquences de la *«sottise»* de sa femme ; qu'il n'est pas *«seul de la confrérie»* des cocus.

Mais, finalement, la colère le reprend : *«Je me sens pourtant remuer une bile*

*Qui veut me conseiller quelque action virile ;
Oui, le courroux me prend ; c'est trop être poltron :
Je veux résolument me venger du larron.
Déjà pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme.»*

Scène 18

Célie déclare être disposée à épouser Valère à son père, qui s'en réjouit.

Scène 19

À sa suivante étonnée, Célie déclare :

*«Apprends donc que Lélie,
A pu blesser mon cœur par une perfidie.»*

Or il se présente.

Scène 20

Il vient voir Célie pour lui dire adieu, lui souhaiter de vivre «*contente*» avec son «*digne époux*», mais aussi demander : «*Qui rend donc contre moi ce courroux légitime?*»

Scène 21

Sganarelle entre «*armé*» et animé d'une grande fureur ; mais il tombe dès que Lélie se tourne vers lui et prétend que ses armes sont «*un habillement*» qu'il a «*pris pour la pluie*», ce qui fait qu'il se donne «*des coups de poings sur l'estomac et des soufflets pour s'exciter*». Cependant, Célie affirme à Lélie que Sganarelle est là pour le «*confondre*». Aussi Lélie interpelle-t-il celui qui lui reproche de lui avoir pris sa femme, et dont Célie dit : «*Il pourra t'éclaircir.*»

Scène 22

Survient la femme de Sganarelle qui, croyant que celui-ci aime Célie, s'en prend à celle-ci, tandis que Sganarelle lui reproche sa venue, croyant qu'elle veut défendre son «*galand*». La suivante intervient pour mettre fin à ce «*galimatias*» en demandant à chacun de s'expliquer. Lélie, qui dit être venu «*tout transporté d'un amour sans égal*», indique qu'il croit Célie mariée à Sganarelle puisqu'il avait son portrait et lui avait dit l'avoir reçu de sa femme qui, elle, déclare l'avoir «*rencontré par fortune*», tandis que Célie reconnaît avoir «*causé l'aventure*». Sganarelle et sa femme acceptent à demi-mot de faire la paix.

Scène 23

Si Lélie est de nouveau bien accueilli par Gorgibus, celui-ci dit cependant que sa fille lui a obéi en préférant Valère.

Scène 24

Survient Villebrequin, le père de Valère, qui indique que celui-ci est déjà marié. Gorgibus se retourne donc vers Lélie pour l'agréer comme gendre. Quant à Sganarelle, il conclut :

*«A-t-on mieux cru jamais être cocu que moi?
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jeter dans l'esprit une fausse créance.
De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien,
Et, quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.»*

Analyse

L'intérêt de l'action

Molière voulut d'abord écrire une farce intitulée «*Le cocu imaginaire*» pour Jodelet. Or celui-ci mourut. Il lui substitua donc Sganarelle, personnage qu'il créa pour le jouer lui-même, et il remania la pièce qui est le résultat de la fusion harmonieuse de différents éléments :

-Une comédie de mœurs qui se montre dès la scène 1 où Molière soulève un problème qui alors préoccupait l'opinion, celui des «mariages forcés».

-Une intrigue à l'italienne où deux amoureux aux noms italiens, Célie et Lélie, sont séparés par un père avaricieux qui veut donner sa fille au prétendant qui est le plus riche ; elle subit une opportune pâmoison sans laquelle la pièce n'aurait d'ailleurs pas lieu ; Lélie, étant lui aussi un cocu imaginaire, ils passent par un véritable «dépît amoureux» avant que n'intervienne la suivante pour régler les malentendus. Alfred Simon a pu faire remarquer : «L'intrigue qui met aux prises le bourgeois Gorgibus, sa fille Célie et Lélie, amant de celle-ci ne concerne pas Sganarelle, mais il s'y engluie bêtement, et se trouve mêlé avec sa femme à une «histoire» qui les retourne l'un contre l'autre dans une succession de malentendus.» D'où...

-Une farce à la gaieté franche et drue, à l'énergie vorace et à la jubilante vitalité, présentant des personnages aux visages découverts (donc, une farce plus française), où Sganarelle et sa femme viennent se mêler à la première intrigue pour se croire l'un et l'autre cocufiés et se retourner l'un contre l'autre dans une succession de malentendus et de quiproquos parfaitement invraisemblables qui s'enchaînent sans plus de vraisemblance. Sganarelle cherche en vain à se venger de l'amant supposé de sa femme en étant partagé entre son désir de provoquer en duel celui qui lui fait porter des cornes, et sa couardise, sa crainte de perdre la vie, ce qui produit un amusant contraste entre ses paroles et ses actes, la scène 17, sorte de parodie des monologues cornéliens, étant d'ailleurs le centre d'intérêt de la pièce. En 21, il «*entre armé*» et c'est un des moments les plus amusants de cette farce, souvenir d'une des "*Cent nouvelles du roi Louis XI*" (1456-1461) où un mercier qui a aussi affaire à un «*larron d'honneur*» «se fait armer d'un grand, lourd et vieil harnois, prend sa salade, ses gantelets et en sa main une grande hache».

Molière a innové par rapport aux précédentes histoires de cocu, car celui-ci n'est jamais cocufié, mais croit seulement porter des cornes, le comique provenant non pas des mésaventures de cocufiage elles-mêmes, mais de la jalousie et de l'erreur du personnage.

La pièce s'amuse donc de l'imagination aveuglante et aveuglée, qui est responsable de situations aberrantes, de conduites incongrues dont l'auteur entendait faire justice par le rire, un rire irrésistible, mais grossier, l'importance donnée aux gestes, aux attitudes, aux mimiques, étant considérable.

Dans "*Théâtre complet de Molière*", Robert Jouanny donna cette appréciation : Molière «revient à la farce, mais enrichi par ses premières expériences, il la traite de main de maître, et lui donne une ampleur et une densité nouvelles. [...] L'intrigue est menée avec la désinvolture qui est le propre de la farce. [...] En fait, la question du mariage de Célie et Lélie n'est qu'une mince armature où l'auteur a accroché le croquis comique d'un personnage victime de son imagination et de son manque de mesure. [...] Molière a si bien entortillé ses personnages dans le réseau de son intrigue qu'ils ne peuvent se dégager eux-mêmes d'un tel "*galimatias*" et que l'auteur doit lancer à leur secours la suivante». En effet, par sa sagesse, elle met fin à l'imbroglio ; on peut voir en elle une sorte de déesse «*ex machina*», qui, avec son bon sens populaire, permet d'éclaircir toute l'affaire, de dissiper les quiproquos. Alors tout rentre dans l'ordre, Molière dénouant l'intrigue amoureuse entre Lélie et Célie de son habituelle façon légère et désinvoltée, et se permettant de faire rebondir le rire du public par les derniers mots qui ramènent l'attention sur le «*cocu imaginaire*» qui tire la leçon de valeur universelle des événements.

On constate donc que la pièce scella cette alliance, inaugurée dans "*Les précieuses ridicules*", entre le souci de donner à rire par des effets farcesques, l'ambition de révéler les ridicules d'une époque et l'intuition morale des travers humains de toujours. Mais Molière ne lui donna pas la signification satirique qui avait fait le succès des "*Précieuses ridicules*".

L'intérêt littéraire

Pour l'évaluer, distinguons ces deux aspects : la langue et le style.

* * *

Comme dans "*L'étourdi ou Les contre-temps*" et dans "*Le dépit amoureux*", Molière usa d'une langue «drue et diverse, riche d'images jaillissantes, de mots et de locutions à pulpe savoureuse» (Robert Jouanny), souvent propres au XVII^e siècle, qu'on peut relever et expliquer :

- «*autant*» : «*Il n'en faut plus qu'autant*» (vers 144) : «Elle n'a plus qu'à recommencer» ;
- «*avérer*» (vers 316) : «donner pour certain» ;
- «*beau venez-y-voir*» (vers 200) : ironiquement, «bel objet, bien fait pour inviter les gens à «y venir voir» ;
- «*bedaine*» (vers 430) : «ventre» ;
- «*Belzébut*» : «dans la Bible, démon païen» ; «*par Belzébut*» (vers 164) : juron ;
- «*bile*» : «*échauffer trop ma bile*» (vers 10) : «fâcher», «mettre en colère» ; ici, on ne peut manquer de signaler l'importance donnée à la bile par la médecine du temps qui se fondait en effet sur une théorie des quatre humeurs censées régler le fonctionnement du corps humain, l'une d'elles, la bile, produisant la colère (le mot vient du grec «khole», bile) ; «*Je me sens là pourtant remuer une bile*» (vers 469) ;
- «*bois*» (vers 610) : «coups de bâton» ;
- «*brisons là*» (vers 644) : «cessons de parler de cette chose» ;
- «*carogne*» (vers 190, 566) : «femme méchante, débauchée» ;
- «*celer*» (vers 646) : «cacher» ;
- «*chagrin*» (vers 543) : «grande douleur» ;
- «*chèvre*» : «*prendre la chèvre*» (vers 312) : «se cabrer», «se fâcher» ;
- «*chienne de mazette*» (vers 218) : «mauvais petit cheval» ;
- «*civilité*» : «*faire civilité*» (vers 336) : «se montrer poli» ;
- «*Clélie*» (vers 30) : héroïne du roman précieux de Mlle de Scudéry qui porte ce titre ;
- «*cœur*» (vers 528, 535) : «courage» ;
- «*commerce*» (vers 376, 446) : «relations entre personnes» ;
- «*compassé*» (vers 435) : «mesuré» ;
- «*corbleu*» (vers 10) : juron qui était l'altération des mots «par le corps de Dieu» ;
- «*Corneillius*» (vers 192) : nom plaisant donné aux cocus qui sont censés avoir des cornes ;
- «*créance*» (vers 655) : «croyance» ;
- «*damoiseau*» (vers 373) : «jeune homme qui fait le beau et l'empressé auprès des femmes» ;
- «*dépêcher*» (vers 516) : «expédier dans l'autre monde» ;
- «*diable*» : «*avoir le diable dans le corps*» (vers 215) : «avoir une énergie débordante», le diable disposant, selon les croyances populaires, de pouvoirs extraordinaires ;
- «*diantre*» (vers 428) : altération euphémistique de «diable» ;
- «*distraindre*» (vers 406) : «détourner d'un projet» ;
- «*drôle*» (vers 187) : «coquin» ;
- «*ducat*» (vers 19) : monnaie du temps ;
- «*ellébore*» (vers 602) : plante qui passait pour guérir de la folie ;
- «*ennui*» (vers 188) : «grave difficulté» ;
- «*étourneau*» (vers 268) : «personne légère, écervelée» ;
- «*fat*» (vers 55) : «sot» ;
- «*fer*» (vers 429) : «épée» ;
- «*feu*» (vers 102, 135, 300, 351, 562, 620) : «ardeur amoureuse» ;
- «*flamme*» (vers 186, 298, 341) : «ardeur amoureuse» ;
- «*foi*» (vers 44, 259, 613, 652) : «fidélité à sa parole, à sa promesse» ;
- «*fortune*» : «*par fortune*» (vers 594) : «par hasard» ;
- «*galimatias*» (vers 572) : «discours confus» ;

-«*gêne*» (vers 393) : «supplice» ;
-«*généreux*» (vers 532) : «noble» ;
-«*gourmander*» (vers 479) : «manier durement» ;
-«*heur*» (vers 89) : «bonheur» ;
-«*honnête homme*» (vers 22) : homme idéal, ayant des qualités sociales propres à le rendre agréable à la Cour (courtoisie et humilité) ainsi que des vertus morales (modération et maîtrise de ses émotions) ;
-«*hymen*» (vers 65, 226, 579, 616, 62) : «mariage» ;
-«*hyménée*» (vers 477, 639) : «mariage» ;
-«*s'imputer*» (vers 316) : «prendre en compte» ;
-«*jocrisse*» (vers 354) : «homme niais et sot» ;
-«*larron*» (vers 472) : «voleur» : «*larron d'honneur*» (vers 358) : «voleur de l'honneur d'une femme et de celui du mari cocufié, «séducteur» ;
-«*marmouset*» (vers 268) : «homme mal bâti, ridicule» ;
-«*maroufle*» (vers 415) : «homme grossier» ;
-une «*masque*» (vers 336) : une «femme hypocrite» ;
-«*mâtine*» (vers 158) : «malicieuse» ;
-«*mettre en chansons*» (vers 262) : «se moquer» ;
-«*Je meure*» (vers 329) : «Que je meure !»
-«*mignature*» (vers 145) : de «miniature», «peindre en rouge» : «peinture délicate sur ivoire» ;
-«*mignon de couchette*» (vers 185) : «jeune amant choisi pour son physique» (étant entendu que la pièce d'ameublement dont cette dénomination utilise le nom fait valoir la principale de ses qualités).
-«*pâmer*» (vers 106) : «s'évanouir» ; d'où «*pâmoison*» (vers 599) : «évanouissement» ;
-«*parbleu*» (vers 482) : juron qui était l'altération des mots «par Dieu» ;
-«*obligeant*» (vers 335) : «si aimable qu'il oblige à rendre la pareille» ;
-«*pelé*» (vers 158) : «chauve» ;
-«*pendard*» (vers 413) : «coquin qui mérite d'être pendu» ;
-«*peste*» (vers 152, 439) : interjection marquant la colère ;
-«*prunes*» : «*pas pour des prunes*» vers 366) : «inutilement» ;
-«*les "Quatrains" de Pybrac, et les doctes "Tablettes" / Du conseiller Matthieu*» (vers 34-35) ainsi que «*'La Guide des pêcheurs'*» (vers 36) : ouvrages moraux qu'on mettait entre les mains des enfants pour que, en les apprenant par cœur, ils aient l'esprit formé aux bonnes mœurs ;
-«*quolibets*» (vers 29) : «misérables pointes qui ne portent d'ordinaire sur rien et où il y a presque toujours du faux» (*"Dictionnaire"* de Richelet, 1680) ;
-«*roué*» (vers 220) : «comme supplicié sur la roue» ;
-«*ruer*» (vers 356) : «lancer» ;
-«*saison*» : «*hors de saison*» (vers 363) : «inopportun» ;
-«*tortu*» (vers 438) : «tordu» ;
-«*train*» (vers 219) : «allure» ;
-«*traite*» (vers 217) : «trajet effectué sans s'arrêter» ;
-«*transport*» (vers 339) : «vive émotion» ; d'où «*transporter*» (vers 482, 580) ;
-«*trogne*» (vers 253) : «visage grotesque» ;
-«*truande*» (vers 265) : «criminelle» ;
-«*vergogne*» (vers 254) : «honte» ;
-«*visions cornues*» (vers 325) : «idées saugrenues, extravagantes» ; l'expression est d'autant plus plaisante dans la bouche de Sganarelle qu'il est obsédé par les cornes attribuées aux cocus, du fait que, dans la mythologie grecque, le Minotaure, au corps d'homme et à la tête de taureau, avec des cornes donc, était né de l'adultère de la reine Pasiphaé avec un taureau crétois ; que les citoyens qui apprirent la nouvelle vinrent en prévenir le roi Minos, époux de la reine, en mimant avec leurs doigts des cornes !
-«*vœux*» (vers 44, 183, 210, 247, 476) : «souhaits d'être aimé de quelqu'un».

En ce qui concerne le style, il faut admettre que, comme tous les dramaturges, Molière ne put avoir qu'un style de théâtre, s'adaptant aux différents personnages, à leurs caractères et aux situations dans lesquelles ils se trouvent, leurs langages étant donc très variés, celui des valets, suivantes et même bourgeois contrastant avec celui des jeunes amoureux qui se caractérise par sa préciosité :

-Célie s'écrie : «*Ah ! cesse devant moi, / Traître, de ce discours l'insolence cruelle !*» (vers 528-529) ;
-Lélie lui répond : «*Quoi? me soupçonnez-vous d'avoir une pensée / De qui son âme ait lieu de se croire offensée?*» (vers 553-554).

On peut signaler ces effets littéraires intéressants :

-Jeux de mots :

-«*mari très marri.*» (vers 292) : calembour qui, jouant de la puissance expressive de l'allitération, représente bien un tour de pensée populaire ;

-«*charger de bois*» (vers 420) signifiait à la fois «rendre cocu» et «donner des coups de bâton» ;

-«*Elles font la sottise, et nous sommes les sots !*» (vers 447) ;

-«*Vous savez bien où le bois me fait mal*» (vers 544) : déformation plaisante par Sganarelle de l'expression «où le bât me blesse»).

-Traits d'humour :

-«*La bière est un séjour par trop mélancolique, / Et trop malsain pour ceux qui craignent la colique.*» (vers 433-434).

-Formulation saisissante :

-«*un beau venez-y voir*» (vers 200) : ironiquement, «un beau spectacle, bien fait pour inviter les gens à "venir voir"» ;

-«*Pour fermer chez vous l'entrée à la douleur / De vingt verres de vin entourez votre cœur.*» (vers 239-240) ;

-«*Ah ! truande, as-tu bien le courage / De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge?*» (vers 265-266) ;

-Lélie, passant près de Sganarelle, dit : «*Ô ! Trop heureux d'avoir une si belle femme.*» (vers 342), et, si ces mots sont naturels dans sa bouche, ils ont un grand effet sur Sganarelle. Neufvillaine allait pouvoir écrire : «Jamais pièce entière n'a fait tant d'éclat que ce vers.»

-«*Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur !*» (vers 507).

-Hyperboles :

-Chiffres exagérés : «*mille beautés*» (vers 168) - «*mille serments*» (vers 297) ;

-Lélie promet à Célie «*une flamme éternelle*» (vers 298).

-Sganarelle parle de son «*martyre*» (vers 385), dit à Célie : «*Vous me percez l'âme*» (vers 402), menace d'«*un étrange carnage*» (vers 542).

-Célie menace de «*mourir de douleur*» (vers 400).

-Gorgibus, heureux de constater le changement d'attitude de sa fille, s'écrie : «*Le contentement de te voir si bien née / Me fera rajeunir de dix fois une année*» (vers 489-490)

-Métaphores :

-«*La femelle est ainsi que le lierre, / Qui croît beau tant qu'à l'arbre il se tient bien serré / Et ne profite point s'il en est séparé.*» (vers 74-75) ;

-«*tison de ta flamme*» (vers 186) ;

-«*vrai cœur de poule !*» (vers 521-522).

-Maximes :

-«*Aller en l'autre monde est très grande sottise, / Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.*» (vers 121-122).

-«*Celui qui fait l'offense est celui qui querelle.*» (vers 206).

-«*Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.*» (vers 318).
 -«*Il est bon / D'aller tout doucement.*» (vers 323-324).
 -«*Il vaut mieux être encor cocu que trépassé.*» (vers 436).
 -«*On ne doit jamais souffrir sans dire mot / De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.*» (vers 411).
 -«*La plus forte apparence / Peut jeter dans l'esprit une fausse créance.*» (vers 654-655).
 -«*Quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.*» (vers 657), trait final de Sganarelle qui est évidemment tout à fait risible !

Par ailleurs, pour Robert Jouanny, Molière fit à sa farce «le grand honneur de l'écrire en vers. [...] Ses alexandrins sont admirablement soutenus par la verve comique de l'intrigue.» Or l'alexandrin est le vers par excellence de la tragédie ou de la grande comédie ; il permet donc ici un contraste puissant entre la majesté du rythme des vers et la trivialité de leur signification.

Les personnages

Ils montrent bien ce contraste qui est une des caractéristiques de la farce ; mais ils sont peints avec un net souci de vérité par Molière qui entrevoyait mieux alors que son rôle était d'être le contemplateur des mœurs de son temps.

D'une part, Célie et Lélie, par leurs amours romanesques et galantes, leur langage précieux, rappellent les amants de «*L'étourdi ou Les contre-temps*» et du «*Dépît amoureux*».

D'autre part, on trouve des types traditionnels d'humanité épaisse :

-Le valet Gros-René : indolent et glouton, il prodigue à son maître des conseils d'une sagesse terre à terre : «*Et pour fermer chez vous l'entrée à la douleur / De vingt verres de vin entourez votre cœur...*»
 -Gorgibus est un personnage caractéristique du XVIIe siècle ; en effet, c'est : un père autoritaire (il revendique «*un pouvoir absolu*» [vers 4] sur sa fille), un «*bourgeois de Paris*» intéressé (il apprécie un gendre «*ayant vingt mille bons ducats*» (vers 19), un homme borné, démodé, persuadé de l'infériorité et de la légèreté des femmes (on peut y voir un premier croquis du futur Arnolphe).

La suivante de Célie n'est qu'un personnage épisodique ; mais, en une tirade bien enlevée (en I, 2), cette veuve qui se plaint avec bonhomie de son veuvage prend corps devant nous, franche, hardie et gaie ; un caractère lui est donné, et on peut entrevoir le roman de sa vie ; surtout, la voilà, en 22, qui se révèle magnifique de clairvoyance et de sagacité, grâce à son «*peu d'ellébore*» (vers 602), venant dénouer tous les malentendus et montrer que, à trop craindre d'être trompé, on se trompe soi-même.

La femme de Sganarelle ne manque pas de vigueur revendicatrice :

«*Voilà de nos maris le procédé commun :
 Ce qui leur est permis leur devient importun.
 Dans les commencements ce sont toutes merveilles ;
 Ils témoignent pour nous des ardeurs non pareilles ;
 Mais les traîtres bientôt se lassent de nos feux,
 Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.*» (vers 131-136),

se montre sensuelle, prompte à tenter l'aventure amoureuse :

«*Avouons qu'on doit être ravie
 Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir servie,
 Et que s'il en contait avec attention,
 Le penchant serait grand à la tentation.
 Ah ! que n'ai-je un mari d'une aussi bonne mine,
 Au lieu de mon pelé, de mon rustre !*» (vers 153-158),

en parlant presque comme une précieuse !

Mais Molière donna le premier rôle à Sganarelle, ce personnage d'un type nouveau qu'il avait inventé pour le jouer lui-même, remplaçant désormais Mascarille, le valet beau parleur et faussement élégant d'allures, maître en fourberies. Son nom serait la francisation de «Zanarelli», diminutif de «zanni», nom de valet de la "commedia dell'arte". C'est le pauvre homme trompé par les femmes, moqué et bafoué par tout le monde ; un fantoche, victime des apparences, aveugle sur le monde et sur lui-même, à la fois pathétique et bouffon, pathétique parce qu'il est inadapté et solitaire, mais bouffon parce qu'il n'est qu'un pantin hurluberlu et dérisoire, un mélange curieux de confiance en soi allant jusqu'à l'assurance tyrannique, et de poltronnerie car, au fond, c'est un lâche et un faible, aimant son confort et sa tranquillité ; il souffre peut-être de ses faiblesses, mais il affiche le plus souvent l'optimisme le plus niais, ou traduit en gestes étriqués et ridicules les manifestations de sa colère. «Inhabile meneur d'intrigues, il ne sait pas cabrioler comme Mascarille, ni brasser l'air d'un chapeau emplumé. Il ne se déplace guère ; tout son jeu est dans la physionomie.» (Robert Jouanny). Les scènes les meilleures sont des scènes mimées car c'est par ses attitudes et ses gestes, au moins autant que par ses paroles qu'il exprime ses colères et ses affolements.

Ici, lui, qui avait déjà été valet dans "*Le médecin volant*", est un «*bourgeois de Paris*» mais toujours «assez vilainement et comiquement humain, intéressé, poltron, vulgaire, vaniteux, égoïste, sensuel et rusé à ses heures.» (Robert Jouanny). Il ose se vanter :

*«Donc à votre calcul, ô ma trop digne femme !
Monsieur, tout bien compté, ne vaut pas bien Madame,
Et de par Belzébut qui vous puisse emporter
Quel plus rare parti pourriez-vous souhaiter :
Peut-on trouver en moi quelque chose à redire,
Cette taille, ce port, que tout le monde admire,
Ce visage si propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautés soupirent nuit et jour ;
Bref en tout et partout ma personne charmante,
N'est donc pas un morceau dont vous soyez contente :
Et pour rassasier votre appétit gourmand,
Il faut à son mari le ragoût d'un galant?»* (vers 161-172).

Surtout, à partir d'éléments très minces, et qui se révèlent non fondés à la fin, il ressent une jalousie violente et publique, attitude de bourgeois traditionnel rétrograde qui était jugée condamnable dans les milieux à la mode, Molière visant la connivence avec une partie des spectateurs. Il est donc, en dépit de sa bonhomie, en proie à une idée fixe : la crainte d'être trompé, obsession qui fait de lui le premier d'une longue lignée de héros monomaniaques à venir, dont certains seront bien plus inquiétants. Comme tous les obsédés, il a une vision des choses déformée par son imagination, n'étant de ce fait qu'un «*cocu imaginaire*», se montrant constamment soupçonneux et interprétant tout ce qu'il perçoit en fonction de son idée fixe. Aussi est-il complètement ridicule, comme le voulait la tradition pour le personnage chargé de faire rire, Molière ayant déjà saisi l'essentiel de son comique, qui est le décalage entre la vie intérieure des êtres et leur comportement.

Sa première apparition à l'appel de la suivante le fait apparaître comme un égoïste bourru (vers 108-109). Puis, aux vers 121-122, il affirme déjà une prudente sagesse :

*«Aller en l'autre monde est très grande sottise,
Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.»*

On remarque que, au vers 346, il parle clairement et fermement à ceux qui ne sont pas là, tandis qu'ailleurs, il se défile dès qu'il a affaire à forte partie, ce qui est d'une grande vérité humaine.

Surtout, il étale ses fluctuations dans son monologue de la scène 17. D'abord, il se réjouit de ce qu'il prend pour le désir de Célie de le venger, se déclare décidé à affronter Lélie. Mais, soudain, il réfléchit et se ravise :

*«Doux, s'il vous plaît ! Cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant et l'âme un peu mutine ;
Il pourrait bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos comme il a fait mon front.»* (vers 416-420).

Puis il considère qu'il n'a pas à défendre son honneur, qu'il n'a pas à subir les conséquences de la «sottise» de sa femme ; qu'il n'est pas «*seul de la confrérie*» des cocus.

Mais, finalement, la colère le reprend :

*«Je me sens pourtant remuer une bile
Qui veut me conseiller quelque action virile ;
Oui, le courroux me prend ; c'est trop être poltron :
Je veux résolument me venger du larron.
Déjà pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme.»* (vers 469-474).

En 21 encore il fait montre de vigueur :

*«Ma colère à présent est en état d'agir,
Dessus ses grands chevaux est monté mon courage
Et si je le rencontre, on verra du carnage :
Oui j'ai juré sa mort, rien ne peut l'empêcher
Où je le trouverai, je le veux dépêcher,
Au beau milieu du cœur il faut que je lui donne...»* (vers 512-517),

avant de s'effondrer lamentablement, en prétendant que ses armes sont «*un habillement [...] pris pour la pluie*» (vers 519-520), et de se fustiger : «*Ah ! poltron dont j'enrage ! Lâche ! vrai cœur de poule !*» (vers 521-522).

Le personnage allait devenir récurrent dans l'œuvre de Molière, réapparaissant dans cinq autres pièces («*L'école des maris*», «*Le mariage forcé*», «*Dom Juan*», «*L'amour médecin*» et «*Le médecin malgré lui*»), étant bien le prédécesseur de tous ces grands personnages de lui qui devront leur ridicule aux illusions forgées par leur imagination.

La destinée de l'œuvre

«*Sganarelle ou Le cocu imaginaire*» fut créé au «Théâtre du Petit-Bourbon» le 28 mai 1660 par la troupe de Monsieur, avec cette distribution :

Sganarelle : Molière qui apparut vêtu de vert, portant «haut-de-chausses, pourpoint et manteau, col et souliers», outrancièrement grisé ou masqué, avec (comme son maître, Tiberio Fiorelli) des moustaches épaisses, tombantes et noircies au charbon, des grimaces, un port de tête renversé, une voix suraiguë et pleine d'éclats velléitaires, des gestes mécaniques, les pieds largement ouverts, une démarche curieusement déhanchée. À propos de son jeu, Donneau de Visé, dans ses commentaires publiés sous le pseudonyme de Neufvillennais, indiqua : «L'on n'a jamais vu tenir de discours si naïfs, ni paraître avec un visage si niais. Son visage et ses gestes expriment si bien la jalousie, qu'il ne serait pas nécessaire qu'il parlât pour paraître le plus jaloux de tous les hommes. Jamais personne ne sut si bien démonter son visage et l'on peut dire que dans cette pièce il en change plus de vingt fois.»

Sa femme : Mlle de Brie

Gorgibus : L'Espy

Célie : Mlle Du Parc

Lélie : La Grange

Gros-René : Du Parc

Villebrequin : De Brie

La suivante de Célie : Madeleine Béjart

Un parent de Sganarelle : Armande Béjart.

Ce fut selon un usage caractéristique des canevas de farce que la femme de Sganarelle, la suivante et le parent de Sganarelle ne reçurent pas de nom propre.

La pièce fut celle de Molière qui remporta le plus de succès de son vivant. On admira en particulier la scène 17 qu'on qualifia de «belle scène». Monsieur, frère du roi, protecteur de la troupe, écrivit : «La première fois qu'elle fit paraître ses beautés au public, elle me parut si admirable que je crus que ce n'était pas rendre justice à un si merveilleux ouvrage que de ne la voir qu'une fois, ce qui me fit retourner cinq ou six autres.»

Elle fut donnée encore trente-quatre fois avant la fin de l'année 1660, plusieurs représentations privées étant faites pour le cardinal Mazarin et Louis XIV auquel elle plut tout particulièrement. Molière allait jouer cent vingt-deux fois cette pièce qui fut représentée chaque année par sa troupe et qui est donc celle qu'il a le plus souvent jouée.

Dans "*Théâtre complet de Molière*", Robert Jouanny nous apprend : «Comme par miracle aucune note discordante ne s'éleva dans le concert d'éloges qui accueillit la pièce, ou du moins le clabaudage hostile au poète ne prit forme dans aucun libelle imprimé. On oublia d'accuser l'auteur de plagiat, et on n'alla pas rechercher dans tel ou tel scénario italien la source de cette cascade de quiproquos, parfaitement invraisemblables, dont Molière nous régale ; on ne pensa pas à rappeler combien la tradition des vieux fabliaux et des contes gaulois nourrissait le comique un peu rabelaisien de "*Sganarelle*". Avec habileté, et quelque mauvaise foi, les critiques d'alors décidèrent d'y voir "la meilleure de toutes ses pièces et la mieux écrite". C'était une façon de faire la part du feu, d'égarer et de fixer les louanges sur une farce qui désopilait chacun et n'égratignait personne. Il n'y eut qu'un mécontent. "Un bon bourgeois de Paris" eut, dit-on, la curieuse idée de s'y reconnaître, et menaça de se plaindre "en bonne police" ; on eut quelque peine à lui faire comprendre que, puisqu'il paraissait en qualité d'"*imaginaire*", il devait s'estimer heureux d'en être quitte à si bon compte. Molière n'eut de difficulté qu'avec les libraires, et les plagiaires, et encore ceux-ci couvrirent-ils de fleurs le poète sur le dos de qui ils pensaient faire une lucrative opération. Molière, qui se méfiait d'eux, s'était assuré à l'avance un privilège [autorisation exclusive, accordé par une autorité, d'imprimer un ouvrage] pour sa pièce. Mais le libraire Ribou, - celui-là même qui avait déjà failli sortir le premier une édition des "*Précieuses*", - réussit à obtenir lui aussi un privilège et à imprimer sous le nom du sieur de Neufvillennaire : "*Sganarelle, avec des arguments sur chaque scène*". C'était la pièce de Molière, mot pour mot, précédée d'une "*Lettre à un ami*", et d'une "*Lettre à Monsieur de Molier*", d'où il ressortait qu'il n'y avait rien de si spirituel que "*le Cocu*", que l'ayant bien malgré lui appris par cœur à force de le voir jouer, Neufvillennaise en avait envoyé une copie à un provincial de ses amis ; puis, à la nouvelle que "quantité de gens étaient prêts à la faire mettre sous presse", il jugea qu'il était préférable de prendre les devants pour la gloire même de Molière et la sienne. Il est curieux de constater que Molière après avoir protesté en justice s'arrangea à l'amiable avec Ribou le pirate et Neufvillennaise "l'archigredin", et qu'il adopta leur édition. En même temps un "infâme", le sieur Donneau, avait eu l'idée insolite de récrire la pièce en inversant le sexe des personnages, et il publia "*Les Amours d'Alcippe et de Céphise ou La cocue imaginaire*", précédées d'un enthousiaste compliment pour l'auteur des "*Précieuses*". Sans doute est-ce à nos yeux une tentative sacrilège ; elle est intéressante cependant, car le désir qu'on a eu de connaître ce qu'une femme ferait dans la situation même de Sganarelle, prouve que l'on était déjà sensible à l'intérêt psychologique des pièces de Molière. / Le succès de "*Sganarelle*" ne dépassa pas le siècle. Le sous-titre dont la simple roideur n'effarouchait pas la plume de Madame de Sévigné, choqua des générations plus circonspectes, sinon plus morales. On le modifia par bienséance, et il devint "*Sganarelle ou Les fausses alarmes*", "*Sganarelle ou Le mari qui se croit trompé*", à l'époque des bergeries de la reine Marie-Antoinette. Puis on chercha à remanier la pièce pour la rendre "plus jouable", mais en vain (Gardy, 1802), et elle est demeurée depuis lors dans une ombre discrète. / Afin peut-être de lui conférer ses lettres de noblesse des critiques ont cherché posément - et trouvé - une moralité au "*Cocu*". Selon Nisard, Molière nous montre que la "confiance entre deux époux" est un des principaux éléments du bonheur domestique". Selon Faguet, l'aventure de Sganarelle nous prouve que la peur est la mère de l'imagination, et donne des maux plus grands que les maux réels.»

Même si Molière avait écrit une pièce en un acte sans entracte (comme l'indiqua La Grange en 1682), des éditeurs du XVIII^e siècle divisèrent le texte en trois actes avec des entractes intervenant après la scène 6 et la scène 17.

Aujourd'hui, "*Sganarelle ou Le cocu imaginaire*" continue à être joué dans sa version originelle en un acte, à la fois en France et dans d'autres pays (souvent en traduction).

En 2002, la "Comédie-Française" donna une mise en scène de Thierry Hancisse qui fut ensuite diffusée par "France 3" avant de sortir en DVD en 2008.

En 2025, le "Théâtre Molière Sorbonne" présenta la pièce dans une mise en scène de Mickaël Bouffard.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.ca